L'Abelle de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED

COL. HUGUES J. DE LA VERGNE, PRESIDENT. MAURICE LAFARGUE, Directeur-Gérant

Phone Main 3487

Bureaux: 323 Rue de Chartres entre Conti et Bienville

Carried at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter

For the petites annonces de demandes, ventes, locations, etc., qui se font au prix réduit de 5 sous la ligne, voir une autre page du journal.

L'Abelle est en vente au kiosque de journaux du "Times Square Building," à New-York.

TEMPERATURE.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 Rue du Canal, Nouvelle-Orléans, La.

Vendredi, 21 juillet 1914.

Table with 2 columns: Fahrenheit, Centigrade. Rows for 7 h. du matin, Midi, 3 p. m., 6 p. m.

Plaidoirie de Me Chenu

(Suite.)

Rien n'y manque que les passages qu'on aurait pu publier et dont M. et Mme Caillaux disaient redouter la publication.

Comme Mme Caillaux avait menti pour expliquer son affolement à l'heure du crime, elle a menti quand elle en a indiqué le mobile, et j'en ai eu tout de suite le sentiment.

Il semble que la réflexion soit venue pendant la nuit et que pendant cette même nuit l'éminent défenseur ait senti que ces lettres lui brûlaient les doigts, car le lendemain, je me suis peut-être trompé sur ses intentions, mais il m'a bien semblé qu'il ne tenait plus à conserver le dépôt.

Non, non, elle n'a pas tué pour que Calmette ne publiât pas les lettres, les lettres qui étaient parfaitement inutilisables; elle a tué pour se venger de ce qu'un

journaliste avait fait déjà et de ce qu'il allait faire encore: il avait, et il allait publier dans le "Figaro" le document Fabre.

Mais, le document Fabre? Ah! à l'instruction, sans être interrogé, mais pratiquant cette tactique de défensive offensive, où il excelle, M. Caillaux allé au-devant de l'objection, et il a pris les devants, il a dit: "On prétendra peut-être que nous craignons l'un et l'autre la publication par M. Calmette du document Fabre: nous avions deux raisons de ne rien craindre de ce côté; d'abord M. Calmette s'était engagé à ne pas publier le document Fabre."

On lui répondait: "Non, faites attention, ce n'est pas, comme pour le document vert, l'engagement ferme; c'était un engagement provisoire et relatif pris vis-à-vis de deux amis à M. Calmette, deux adversaires à vous, M. Barthou et M. Bland; ils peuvent être relevés de cet engagement, il faut trouver autre chose."

LE DOCUMENT FABRE.

Alors, messieurs, M. Caillaux va trouver autre chose, il dit: "Mais non, nous n'avions aucune raison de redouter le document Fabre parce que le document Fabre était sans importance."

Vraiment vraiment sans importance? Qu'un président du Conseil des ministres, d'accord avec son ministre des finances, sur la demande de celui-ci, accorde à un homme qui a drainé une si large part de l'épargne française, un homme qui a gagné à cela le titre de prince des escrocs, lui accorde la remise sollicitée par lui, désirée par lui, et que pour obtenir ce résultat on violente la conscience de deux magistrats: cela est sans importance? Ah! moi qui suis tenu au respect non pas, par bonheur, de ces ministres qui passent, mais de ces magistrats qui demeurent, dont je suis à ma place, dans le rang, le fidèle collaborateur, laissez-moi vous dire, messieurs, avec émotion, que j'ai besoin de croire le contraire et que cela a une importance.

M. Caillaux, développant cette idée à la barre des témoins, a eu un mot — je ne sais pas si vous l'avez noté, mais il m'a fait très-saillir et sursauter, et vous aussi Labori — lorsque à cette barre, face à la Cour, les yeux dans les yeux des magistrats, scandant ses mots, les soulignant de son doigt impérieux, il a dit: "Cela c'est un acte de gouvernement, je le ferai encore si c'était à refaire."

Ah! messieurs, je vous demande pardon, mais j'ai eu à ce moment la sensation que passait auprès de moi le vent d'un soufflet qui ne me serait pas destiné. Acte de gouvernement? Ah! si de telles doctrines pouvaient avoir cours, si cela devait être la règle au lieu d'avoir été la monstrueuse exception, ah! je le dis bien haut, devant tous ceux

qui m'entourent, devant tous ceux qui portent ou robe noire ou robe rouge, ni aux uns ni aux autres, messieurs, nos robes ne mériteraient plus d'être portées! Qu'on apporte des livrées malgré la crainte que je puis savoir de n'en pas trouver à ma taille! (Vifs applaudissements.)

Une voix dans la salle. — Monsieur le président, il y a ici des gens qui insultent des avocats.

Me Chenu. — Laissez passer, les avocats trouveront leur heure de vengeance. Sans importance, messieurs les jurés? L'événement l'a bien fait voir, dès le lendemain à la Chambre des députés, le mardi 17 mars! A cette date, tous les partis sont d'accord pour établir cette relation de cause à effet dont je poursuis en ce moment la démonstration, la relation de cause à effet entre le crime de la veille et le rapport Fabre. Je dis tous les partis; je ne veux pas vous citer de nombreux témoignages, mais je vais vous en citer un qui ne sera certainement pas récusé.

M. Ceccaldi a prononcé le 17 mars, à la Chambre des députés, un discours dans des conditions qui font, je le dis bien haut, de ce discours un acte de courage auquel je rends justice. Mais, dans son discours comment à deux reprises M. Ceccaldi a-t-il expliqué le drame par le rapport Fabre? S'adressant à M. Barthou, lui disant: "Vous aviez ce rapport depuis un certain temps, il ne fallait pas le conserver pour la séance d'aujourd'hui, il fallait le faire connaître plus tôt, et le drame d'hier ne se serait pas accompli!"

Ah! messieurs, ici pas de commentaires, des citations, et des citations textuelles, d'après le "Journal officiel".

Voici ce que je lis au compte rendu de la séance du 19 mars 1914. C'est M. Ceccaldi qui parle:

L'autre semaine a été engagé, dans les mêmes conditions, un grave débat. On a parlé de ce document. Je rappelle que l'honorable M. Jaurès, avec cette générosité de sentiment et de pensée qui l'honore, est venu à cette tribune. Il a fait connaître la vilénie, il a flétri les infamies des campagnes de presse... puis a demandé: "Ce document existe-t-il?" Vous, monsieur Barthou, vous aviez le devoir de vous lever à votre banc, vous aviez le devoir de lire ce document et aujourd'hui il n'y aurait pas de famille en pleurs.

Qu'est-ce que cela veut dire? N'est-ce pas assez clair? Attendez!

Second et dernier passage:

Aux uns comme aux autres, à vous tous, je dis: Rappelez-vous l'acte de cet homme qui, après avoir gardé par devers lui un document public, après avoir soustrait ce document public qui lui avait été donné par son prédécesseur pour être remis au garde des Sceaux qui lui succéderait, en a fait un usage tel qu'il l'heure actuelle, un malheur irréparable a été accompli. Monsieur, cette responsabilité, vous l'avez toute entière.

Vous voyez, messieurs, pas de doute, — c'était ce que je laissais entendre au cours des dépositions des témoins. — la relation de cause à effet est certaine: c'est parce que M. Gaston Cal-

mette avait le document Fabre, c'est parce que ce document était de publication imminente que le crime s'est produit.

Et la suite, messieurs? M. Caillaux l'a oubliée, puisqu'il relève la tête, ainsi que vous avez pu le voir aux diverses audiences. La suite, je vous la fais connaître sous forme de citation également.

Conclusions de la Commission d'enquête.

Il est démontré que, sous le ministère Monis dans les quinze derniers jours du mois de mars 1914, des interventions gouvernementales se sont produites pour obtenir du président de la Chambre des appels correctionnels, M. Bidault de L'Isle, par l'intermédiaire de M. le procureur général Fabre, la remise du procès Rochette.

Cette remise n'avait pas pour effet et ne pouvait avoir pour effet ainsi d'ailleurs que le procureur général l'a déclaré à M. Monis et comme tous les magistrats entendus l'ont confirmé, d'assurer à Rochette le bénéfice de la prescription.

Mais elle lui donnait plus de champ pour la continuation de ses opérations...

Cette remise constituait un succès pour la tactique dilatoire de Rochette.

(A Suivre.)

Le Culte de la Défaite

"La République française". M. le président de la République va honorer de sa présence demain matin l'inauguration du monument que l'Ecole Polytechnique élève à la mémoire des braves enfants qui, en avril 1814, ont vaillamment combattu pour la défense de Paris contre les Alliés.

Les chefs de la Nation auront toujours raison d'honorer le courage de nos aînés — même quand il a été malheureux. Je trouve très naturel qu'on commémore certaines défaites; j'eusse trouvé au moins aussi naturel qu'on commémorât nos victoires.

Beaucoup de gens estiment que notre mentalité est, depuis quarante-trois ans, une "mentalité de vaincus". Le mot est un peu dur: il est certain qu'il est d'autant plus dur qu'il est vrai. Et c'est assurément un des traits les plus caractéristiques de cette mentalité, que cette propension à ne célébrer que nos défaites.

J'ai déjà — au moins à deux reprises — signalé, au cours de ces dernières années, qu'on laissait s'achever la période des gloires centennaires sans en avoir finalement fêté aucun. De Valmy à Wagram, la Nation a remporté cent victoires — le chiffre n'a rien d'hyperbolique. C'est du tertre de Valmy, le 20 septem-

Advertisement for WEAR THE ROBERT, featuring a silhouette of a man in a military uniform and text describing the brand's history and quality.

HYDRO-THÈSE MASSÉ

Procédé scientifique de bains marins. Meilleur qu'une semaine au bord de la mer ou dans la montagne. Traitement de deux heures. Dames, de 8 à midi: messieurs de 1 heure à 3 heures et tout le dimanche. \$1.00 par traitement. Six séances pour \$6.00. Chiropraxie, manipulation, dorsothérapie, \$2.00 par mois. Pouché et natation, \$5c; 25 pour \$10.00. Leçons de natation. 725 rue Gravier. M. et Mme ROBERT OSBORNE. 10 mai — 1 an

bre 1792, que la France, comme forcée à la gloire par d'imprudentes provocations, s'est élançée à la conquête d'un monde. Nous avons eu à célébrer Jemmapes en 1893, nous avons eu Fleurus en 1894, (je ne cite que les grands noms); nous avons eu en 1896 après les quatre admirables combats de Montenotte, Dego, Millesimo et Mondovi, Lodi et la Lombardie soumise; nous avons encore eu Nernheim où Moreau fonda sa renommée en Allemagne. Nous avons eu, en 1897, l'inoubliable suite des victoires de Bonaparte, Arcole et Rivoli. Rivoli qui, pour tous les soldats de l'Europe, sonne comme le son de clairon de la victoire. Et si nous négligeons le centenaire de ce traité de Campo-Formio qui, en 1797, nous donna la frontière du Rhin, avec la suzeraineté de l'Italie, nous avions, en 1898, à célébrer le triomphe de la République, en 1899, à célébrer la victoire de Massina à Zurich, qui brisa la coalition d'un instant écrasante. Nous avons eu en 1900 le centenaire de Marengo, et celui de Hohenlinden, en 1905 celui d'Austerlitz, en 1906 celui de l'Éna, en 1907 celui de Friedland, en 1909 celui de Wagram. Or quel jour, du 20 septembre 1892, centenaire de Valmy au 6 juillet 1909, centenaire de Wagram, avons-nous vu les drapeaux jaillir des fenêtres, régiments se réunir pour célébrer les vieilles victoires inscrites en lettres d'or sur leurs drapeaux, les Chambres, représentants de la Nation, venir revendiquer pour elle une part de l'héritage des gloires passées et le gouvernement s'incliner, en de mémorables cérémonies, devant tant de fastes admirables?

Prudence, affirment les gens timorés: nous avons battu toute l'Europe; et nous froisserions inutilement des amis des alliés — et nos ennemis mêmes — en célébrant à grand tapage leurs défaites.

Allons donc! Est-ce que l'alliance russe a été ébranlée en France parce que la Russie a commémoré 1812. Nous sommes-nous sentis plus mal avec l'Autriche et la Prusse parce qu'elles ont, avec fracas, consacré le souvenir de Leipzig. Et quand, l'année prochaine, les Anglais viendront à Waterloo se livrer, en l'honneur de lord Wellington, à de grandes manifestations, l'enthousiasme sera-t-il d'un seul degré refroidi? Sommes-nous donc la seule nation à se point craindre l'apeurée, terrorisée, que, seuls en Europe, nous n'ayons pas le droit de fêter nos victoires?

Mais non. Car 1914, ayant ramené le centenaire de l'invasion, en a ramené un autre, si ancien que vraiment il ne peut offenser personne, le septième de Bouvines. Voici quinze jours qu'il en est parlé. On a rappelé quelle fut cette victoire, comment le roi, faisant pour la première fois appel aux milices, marcha à leur tête contre les coalisés; comment, avec elles, il déconcerta une armée allemande supérieure en nombre, et déconcerta les plans de par-

lage sous lesquels devait sombrer notre pays en pleine croissance; comment la victoire contre l'Empereur Othon apparut à tous les contemporains comme celle de la Nation tout entière, célébrée par les fêtes populaires, notamment à Paris, où, dit la "Chronique" de Guillaume le Breton, les étudiants ne cessèrent de "se réjouir en de nombreux banquets, dansant et chantant sans s'arrêter."

On vient, à la vérité, de commémorer ce glorieux centenaire: mais cette commémoration a été l'œuvre d'un groupe de bons patriotes. L'Académie française, qui, décidément, représente seule la tradition, y a délégué un admirable orateur; le gouvernement de la République semble être resté insensible au souvenir de la première des victoires populaires. Il ne s'était d'ailleurs pas plus associé, le 24 juillet 1912, au deuxième centenaire de Denain, de cette magnifique rentrée en jeu de la victoire française, de cet héroïque coup de tête du pays, aculé, dans la poitrine des coalisés de 1712.

Notre histoire est si riche en victoires que l'embaras ne viendrait peut-être que du choix à faire: de Bouvines à Solferino, les grandes batailles ne se comptent pas, vraiment, où triomphèrent nos enseignes. Aucune n'a été célébrée. Et n'objectez pas que Bouvines et Denain, comme Rocroi et Fontenoy, sont victoires des fleurs de lys; l'infirmité de l'objection serait trop misérable: c'est la même Nation qui, à Bouvines et à Denain comme à Valmy, se leva pour repousser l'invasion: c'est la même nation qui a vaincu à Marignan comme à Fleurus et à Austerlitz et, comme disait le duc de Montmejan au marquis de Presle, la fumée de la poudre ne permit pas de voir — à qui elle pourrait déplaire — la couleur du drapeau. D'ailleurs si on n'a célébré le centenaire de Fleurus ni d'Austerlitz, où triomphèrent nos trois couleurs, c'est qu'il y a une autre cause que celle-là — qui serait d'ailleurs imbécile.

Oui, il y a réellement autre chose. A voir le culte pieux, dont nous entourons le souvenir de nos défaites après avoir négligé celui de nos victoires, il y a bien hélas! cette étrange disposition à nous enfermer dans notre déconfiture. Parions que, le 2 septembre 1910, si telle disposition se maintient, on verra des ministres aller à Sedan commémorer le grand désastre avec des larmes dans la voix, sous prétexte qu'il faut honorer les vaincus: "Gloria victis!" Eh bien s'il y a une gloire à être vaincu après s'être bien battu, je dis, qu'il y a une gloire supérieure à celle-là: c'est celle d'avoir repoussé l'invasion et de porter loin de France les drapeaux de France. A force de ne rappeler que des défaites "glorieuses", vous finirez par fausser l'esprit des générations; vous achèverez de faire croire aux enfants que c'est suffisant de payer au pays que d'avoir combattu et que la Patrie n'exige pas plus. Elle exige qu'on se pré-

Epuisée?

Sans doute vous l'êtes, si vous souffrez d'un de ces maux auxquels toutes les femmes sont sujettes. Mais de tête, mal sur les reins, des douleurs aux côtés, nervosité, faiblesse, sensation de fatigue, sont quelques uns des symptômes, et il faut vous en débarrasser si vous voulez bien, vous porter. Des milliers de femmes ont bénéficié par ce remède.

PRENEZ LE VIN DE

Cardui

LE TONIQUE POUR FEMMES

Mme Sylvania Woods, de Cliff, Ky., dit: "Avant que j'essayasse le Cardui j'étais si faible à certains temps qu'à peine si je pouvais marcher, et la douleur que j'avais dans le dos et dans la tête me tuait à moitié. Après avoir pris 3 bouteilles de Cardui les douleurs disparurent. Maintenant je me sens aussi bien que je me suis jamais sentie. Toute femme qui souffre devrait essayer Cardui. Procurez vous une bouteille dès aujourd'hui." E 68

pare à vaincre et pour cela qu'on se persuade, par l'exaltation des grands aïeux, que la France a vingt victoires pour une défaite.

— LOUIS MADELIN.

Vitres à la Mécanique

Un ingénieur belge, M. Fourcault, directeur d'une verrerie de la région de Charleroi, poursuivait depuis longtemps l'étude d'une invention ayant pour objet la fabrication mécanique du verre à vitres par un procédé tout à fait nouveau. Tandis que les machines américaines fabriquent le verre en canons cylindriques, de la même façon que travaillent les ouvriers souffleurs, M. Fourcault recherche le moyen de fabriquer le verre directement en feuille. Il évitait ainsi le travail très délicat et très long de l'étendage du verre.

C'est en 1901 que M. Fourcault fit ses premiers essais avec des machines de dimensions restreintes; en 1902, il fabriqua ses premières feuilles. Aujourd'hui, le principe de l'invention a subi certaines améliorations de détail qui la rendent apte à une utilisation industrielle donnant des résultats remarquables.

Le procédé réalise une grande économie de personnel. Ainsi, pour huit machines, 22 ouvriers suffisent pour produire mensuellement 100,000 mètres carrés de verre, représentant dans une verrerie ordinaire à peu près le travail de 32 à 34 souffleurs, aidés par de nombreux manœuvres.

Le procédé de M. Fourcault supprime, en outre, le travail d'étendage, le portage des canons, le fendage, et réalise ainsi une économie de combustible et de temps. En effet, la fabrication d'une feuille dure environ vingt minutes, alors que, dans les autres verreries, il faut compter un jour et demi.

Advertisement for Planchers Sanitaires and The App Roofing Co., including contact information and a small illustration of a person.

Feuilleton de l'Abelle de la Nlle-Orléans

No. 7 Commencé le 15 août 1914.

LE TÉNOR

PAR LE PRINCE DIMITRI GALITZINE

(suite)

Le fils aîné du prince Tchavroff n'était qu'un adolescent de dix-huit ans, mais il paraissait plus âgé. Des rides fines s'étendaient sur les tempes où se voyaient des cheveux gris. Les lèvres minces, pâles, toujours entrouvertes, ses paupières rougées, son cou long et osseux le vieillissaient. Dans toute sa personne, dans chacun de ses mouvements, se voyaient l'apathie, la tristesse, le sentiment d'une oppression morale.

quoi ? Il ne s'en souvenait plus... Cela ne lui était-il pas égal... Il avait bu une demi-bouteille de vin, allumé un cigare et regardé les passants sur la Morskaja. André lui avait apporté les journaux; mais il ne les avait pas lus... Est-ce qu'il est intéressant de les lire... Tout cela, des futilités... Les pensées personnelles étaient plus intéressantes. Après déjeuner, il était rentré chez lui, avait marché dans la chambre, pensé à quelque chose de désagréable... à quoi ? Il oubliait... A trois heures, il était allé se promener; avait rencontré des connaissances, mais ne leur avait pas parlé, ennuyeux... et ce sont des gens qui n'ont rien dans l'âme... le vide, la bêtise... De cinq à six, il était resté à la maison... avait bu et regardé dans la rue... A six heures, il était descendu dîner... André lui avait dit que quelqu'un l'avait demandé, s'était informé s'il était là... Certainement qu'il était... chaque jour... depuis cinq ans... même pas besoin de le demander ! Le soir, il avait voulu aller au théâtre; mais, tout-à-coup cela lui était devenu ennuyeux, et il était resté à la maison, avait marché dans sa chambre et s'était couché vers une heure.

— Et aujourd'hui il en sera de même, pensa-t-il. Non! il se souvient qu'il avait promis de dîner à la Sergueïevskaïa, chez ses parents. Il le faut, car ils commencent à s'offenser... Quels gens étonnants; ils ne peuvent vous laisser vivre tranquille. On dirait qu'il les gêne parce qu'il ne fréquente personne, vit paisiblement à l'écart sans déranger personne. A sa sortie du lycée, il resta un an avec eux, mais ils commencèrent à lui être à charge; il déménagea en appartement meublé, vécut quatre ans au coin de la Grande-Morskaja et de la Newsky; il y aurait vécu encore, mais le propriétaire projeta des modifications et donna

congé aux locataires; il fallut déménager ici. C'était tranquille ici, c'était bien, il s'y était habitué.

Il but le verre de thé, commença à s'habiller, se lava, revint dans son cabinet, à sa table à écrire, et, s'y étant assis, en tira un cahier. C'était son journal. Le prince Pavlovitch, avec un triste soupir, se renversa sur le dos de son fauteuil, ouvrit le cahier et se mit à lire la première page:

"2 février. — Le matin, malgré le froid, je me suis promené sans caoutchoucs. Je me suis probablement refroidi, et c'est ainsi que s'explique, sans doute, un fort affaiblissement ainsi qu'une tension des nerfs sans précédent... Je ne puis supporter cet état pénible, et me cachai tout le temps, évitant même mes nombreux connaissances. Quand je m'en fus déjeuné, je ne me mis pas à ma place habituelle, mais à une autre où il faisait plus sombre. André me remarqua cependant et me servit. Plus cela allait, plus le désespoir m'étreignait. Mais, en vérité, pourquoi faut-il souffrir ainsi ? Je ne vois de réponse nulle part; et ce qui est encore plus pénible, c'est qu'on reconnaît sa complète impuissance. J'éprouvai, ce jour-là, le dégoût de ma chambre.

"En outre, j'ai peur pour ma raison... Déjà elle commença par trop à se déranger; je n'en avais pas conscience, mais d'autres le remarquèrent... Serge le dit. Maintenant j'ai peur. Parfois cette peur se change en une grosse inquiétude.

"Le soir, je suis allé chez les miens à la Sergueïevskaïa. Il y avait des invités, Gustali chanlait... Une voix étonnante... Serge dit que Gustali est un infâme. Couché à deux heures. Bien dormi, pas réveillé."

Plus loin: "15 février. — Ces jours-ci se sont de nouveau signalés par les oscillations brus-

ques de mon état moral. La nuit du 12, j'ai dormi bien et longtemps. Malgré cela, je me suis réveillé agacé et dans une disposition désolante. Quand je suis allé me promener, cela devint pire; je tombai dans un abattement, une tristesse, un désespoir, une désolation incompréhensibles; mes jambes fléchissaient de faiblesse, un évanouissement effrayant m'étreignait. Mais, vers les six heures, presque en un instant, tout cela disparut comme enlevé avec la main. Plein d'une nouvelle et incompréhensible joie, je regardai autour de moi. La vivacité, la lucidité du regard sur toute chose, la vigueur physique reparurent. Puis, les jours suivants, je me sentis physiquement assez bien; mais plus cela s'accroissait, plus se déchaînait ma nervosité, qui atteignit une tension particulière, hier, 14. Cette nervosité consistait principalement en ce que mes lèvres et mes narines avaient continuellement un air pour ainsi dire confus et timide. Un mouvement nerveux les tirait, et j'avais constamment conscience que cela ajoutait à ma physionomie un air de confusion peu ordinaire. Aussi était-ce avec peine que je me décidais à passer à côté de quelqu'un. Cet état de mes lèvres et de mes narines n'est pas continu, mais reparait périodiquement et dans des conditions que je vais exposer. Je dors longtemps, mais je me réveille le matin avec difficulté, les yeux gonflés, et cela presque toute la journée. Je ressens perpétuellement une sorte de griserie, de somnolence. La poitrine est oppressée par une forte pesanteur. Parfois, au lieu de toute la poitrine, cette pesanteur ne se fait sentir qu'en un seul endroit, juste du côté gauche, au-dessus et à droite du cœur, sur une étendue de la paume de la main. En même temps, la voix paraît sourde, comprimée. C'est avec difficulté que je me

force à parler. Mais tout cela passera comme n'est venu, sans raison; il suffit seulement de ne pas troubler mes habitudes et de ne pas laisser les autres les troubler."

Tout cela est vrai, profondément vrai, dit Pierre Pavlovitch. Il prit la plume, se préparant à écrire. Un coup de sonnette retentit dans l'antichambre.

— Qui est-ce ? Si tôt... C'était son frère Serge.

— Toi, s'étonna Pierre en l'embrassant; je n'y pensais aucunement! Pourquoi n'es-tu pas au collège ?

— On nous a renvoyés pour que nous nous préparions aux examens, répondit celui-ci. Il était très animé; il marchait précipitamment à travers la pièce, ou tournait sur place comme si on lui eût donné une impulsion.

— Je suis venu te rendre visite, disait-il; il y a longtemps que je ne t'ai vu ? Tu t'agris! Tu es un homme étonnant! Rien te l'ôte. Ne te fâche pas contre moi, mais tu es une bûche terrible. Iras-tu chez nous aujourd'hui ? — J'irai... — Tu dis cela avec un soupir, comme un agneau qu'on mène au sacrifice. Du reste, je le comprends, ce n'est pas gai chez nous... Sais-tu, ajouta-t-il plus lentement, Gutschal a pris l'habitude de venir à la maison presque chaque jour. Cela commence par devenir par trop impudent; il saute aux yeux de tous... — Sente, quoi ? demanda avec perplexité Pierre Pavlovitch.

— Comment, quoi ? Serge s'étonna, puisqu'il dit:

— Oui, oui, tu es un nigaud, ne te fâche pas! D'ailleurs ce n'est pas notre affaire de regarder le fond des choses, comme dit l'autre... imbécile. J'ai même cessé de poursuivre Gutschal. Il est vrai que je reste peu à la

maison, mais tu es un nigaud, ne te fâche pas! D'ailleurs ce n'est pas notre affaire de regarder le fond des choses, comme dit l'autre... imbécile. J'ai même cessé de poursuivre Gutschal. Il est vrai que je reste peu à la

maison, mais tu es un nigaud, ne te fâche pas! D'ailleurs ce n'est pas notre affaire de regarder le fond des choses, comme dit l'autre... imbécile. J'ai même cessé de poursuivre Gutschal. Il est vrai que je reste peu à la

maison, mais tu es un nigaud, ne te fâche pas! D'ailleurs ce n'est pas notre affaire de regarder le fond des choses, comme dit l'autre... imbécile. J'ai même cessé de poursuivre Gutschal. Il est vrai que je reste peu à la

maison, mais tu es un nigaud, ne te fâche pas! D'ailleurs ce n'est pas notre affaire de regarder le fond des choses, comme dit l'autre... imbécile. J'ai même cessé de poursuivre Gutschal. Il est vrai que je reste peu à la

maison, mais tu es un nigaud, ne te fâche pas! D'ailleurs ce n'est pas notre affaire de regarder le fond des choses, comme dit l'autre... imbécile. J'ai même cessé de poursuivre Gutschal. Il est vrai que je reste peu à la

maison, mais tu es un nigaud, ne te fâche pas! D'ailleurs ce n'est pas notre affaire de regarder le fond des choses, comme dit l'autre... imbécile. J'ai même cessé de poursuivre Gutschal. Il est vrai que je reste peu à la

maison, mais tu es un nigaud, ne te fâche pas! D'ailleurs ce n'est pas notre affaire de regarder le fond des choses, comme dit l'autre... imbécile. J'ai même cessé de poursuivre Gutschal. Il est vrai que je reste peu à la

maison, mais tu es un nigaud, ne te fâche pas! D'ailleurs ce n'est pas notre affaire de regarder le fond des choses, comme dit l'autre... imbécile. J'ai même cessé de poursuivre Gutschal. Il est vrai que je reste peu à la

maison, mais tu es un nigaud, ne te fâche pas! D'ailleurs ce n'est pas notre affaire de regarder le fond des choses, comme dit l'autre... imbécile. J'ai même cessé de poursuivre Gutschal. Il est vrai que je reste peu à la